

PLEIN CADRE

No 2 (scène 2, plan 2)

du jeune cinéma québécois

mars/avril 1981

UN NOUVEAU SUCCÈS POUR LE DEUXIÈME FESTIVAL SUPER 8

3,000 spectateurs (1,000 de plus que l'an dernier), dix longs métrages, une centaine de courts métrages, un vingtaine d'invités en provenance de 12 pays, voilà un bilan des plus positifs pour ce Deuxième festival internationale du film super 8 du Québec.

L'enjeu était de taille; une salle de 750 places, 4 jours de projections et notre déménagement à l'UQAM, représentaient un défi de taille pour ce festival encore jeune. Mais, encore une fois, le succès est venue récompenser nos efforts.

— Voir page 3.



Marco Olivetti, Paule Baillargeon, Gabriel Serrano, Rafael Rebollar et Stuart Rumens.



Une surprise pour les cinéphiles montréalais; le Super-8 en 3-D.



“TOUS
LES
GARÇONS
À
CANNES

— voir page 9

VINCENT
LAGACÉ
gagnant
du 1er Prix
et du vote
populaire
de la
compétition
nationale

— voir page 10

ÉDITORIAL

UNE AUTRE ÉTAPE
POUR LE JEUNE
CINÉMA

Le 2ème Festival International du Film Super-8 a permis de confirmer, encore une fois, le dynamisme d'un mouvement cinématographique international en faveur d'une démocratisation populaire des structures de production et de diffusion.

L'Association pour le Jeune Cinéma Québécois est fière de se situer au cœur de ce mouvement, et tient à remercier tous les organismes et tous les bénévoles qui ont contribué au succès de cet événement.

Parmi les faits marquants de ce Festival, mentionnons: la présentation, en première au Québec, de plusieurs longs métrages Super-8, dont les films *Bolivar: Symphonie Tropicale* et *Bambule*, qui ont connu, malgré le langage, un étonnant succès populaire;



Michel Payette, directeur de L'A.P.J.C.Q.

l'annonce de l'ouverture d'une section Super-8 à la Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes, et la sélection du film québécois *Tous les Garçons* pour participer à cet événement; le film *Vincent Lagacé*, grand gagnant de la compétition nationale; et, un grand favori, le film d'archives *La vie d'Emile Lazo*, tourné à Québec en 1937 par un groupe d'étudiants de l'École des Beaux-arts.

Sur le plan de l'organisation, nous sommes particulièrement heureux de l'accueil que nous a fait l'Université du Québec à Montréal et de celui que nous ont réservé tous les intervenants régionaux, qui ont permis à ce Festival de se déplacer à Sherbrooke, Trois-Rivières, Québec et Chicoutimi.

Notre tâche n'est cependant pas terminée. Il nous faut désormais répondre aux attentes que nous avons suscitées, malgré nos maigres ressources financières et humaines. Plus que jamais, nous sommes donc disposés à accueillir tous ceux qui désirent se joindre à nous pour soutenir et collaborer à nos programmes de diffusion, d'animation, de formation, de régionalisation, etc.

D'ici au prochain Festival, nous avons encore beaucoup à faire. Et ce n'est que collectivement que nous réussirons à atteindre, ou du moins à approcher, les objectifs que nous poursuivons.

Michel Payette

STAGES DE FORMATION
EN CINÉMA

L'Association pour le jeune cinéma québécois invite les personnes intéressées par nos stages de formation cinématographique à s'inscrire à notre prochain «ATELIER D'INITIATION SUR LE CINÉMA SUPER-8».

Il s'agit d'un stage de 25 heures offert les 28 et 29 mars et 4 avril 1981, au coût de \$25 pour les membres et de \$30 pour les non-membres.

Il s'adresse principalement aux personnes qui veulent se familiariser avec le processus de production d'un film. Outre une introduction générale au cinéma, il traite de façon plus spécifique du processus cinématographique, de la période de pré-production et jusqu'à la production. Les participants auront l'occasion de tourner un film Super-8 muet de 5 minutes qu'ils auront eux-mêmes préparé.

La fin de semaine suivante, samedi le 4 avril, ils devront travailler au montage de leur film.

Inscrivez-vous dès maintenant, les places sont limitées, en communiquant avec l'A.P.J.C.Q., au numéro suivant: 374-4700, poste 403.

En guise de complément

Les participants de "l'atelier d'initiation au cinéma Super 8" pourront compléter leur formation en s'inscrivant aux stages de post-sonorisation et de post-synchronisation qui les familiariseront aux différentes possibilités de sonorisation qui sont mises à la disposition des cinéastes super 8. Les dates de ces stages de formation seront établies très bientôt et paraîtront dans notre prochain numéro de Plein Cadre.

SOMMAIRE

Atelier sur le cinéma d'intervention	4
Bilan du Festival	3
Calendrier des festivals	11
Course autour du monde	12
Fédération Internationale	10
Fête du cinéma	11
Photos Souvenirs	12
Spécial Colloque	5
Tournée Super-8	4
Vincent Lagacé	10

PLEIN CADRE

ORGANE OFFICIEL DE L'ASSOCIATION POUR
LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS
1415 est rue Jarry, MONTRÉAL, Québec H2E 2Z7
Téléphone: (514) 374-4700 poste 403

Rédacteur en chef: Michel Payette
Adjoint au rédacteur en chef: Jean Hamel
Conseiller à la rédaction: Jean-Pierre Tadros
Photographie: Claude Beaubien, Paul Labelle
Composition, montage: Concept Mediatexte Inc.

Les membres du Conseil d'administration de l'A.P.J.C.Q. sont: président (vacant); Réjean de Roy, 1er vice-président; Murielle Massé, 2ème vice-président; France Rannou, secrétaire; Robert Sabourin, trésorier; Richard Clark, Jean-Louis Séguin, Roger Otis, Sylvain Bernier, Jean Hamel, René Lepire, Edith Beaucage, administrateurs.

Plein Cadre est avant tout un outil de communication à la disposition du jeune cinéma québécois. Plein Cadre s'emploiera donc à établir un lien entre les différents cinémas régionaux du Québec. Et puisqu'on est là, apprenez à nous utiliser. Plein Cadre est ouvert à tous. Les articles n'engagent que leurs auteurs, et nullement la rédaction ou l'A.P.J.C.Q. Le plus grand soin et la plus grande attention seront apportés à tous les articles qui parviendront à Plein Cadre. La rédaction ne se tient pas responsable de la perte des manuscrits, des photos et de tout autre matériel.

Plein Cadre est envoyé gratuitement à tous les membres de l'A.P.J.C.Q. L'abonnement annuel est de \$5.00

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec

L.S.N. 0227-115X

Petites
annonces

À VENDRE

Caméra Super 8 NIKON. Objectif Ciné-Nikkor Zoom 7.5 mm à 60 mm F/1.8. Visée Reflex. 3 vitesses. Commande à distance par câble. État neuf. Prix à discuter ou meilleure offre. Téléphoner à Jean-Pierre Gross (514) 933-0113 ou écrire 315, Avenue Melville Montréal P.Q. H3Z 2J7.

À VENDRE

NAGRA III, avec crystal incorporé, accessoires et micros. Fonctionne parfaitement. Etui neuf. Communiquez avec: Guy Simoneau, 1600 Cartier, Montréal H2K 4C9. Tél. (524) 527-2002, 849-2477.

Recherche

Intéressé à acheter des caméras super-8 CANON 814 XL (non-sonore) en bonne condition. Prix à discuter. Contacter Sylvain Bernier au numéro de téléphone suivant, 374-4700 poste 211 ou Henri-Paul Chevrier au numéro de téléphone 747-6521, poste 247.

S'abonner au journal «Plein Cadre», c'est appuyer le jeune cinéma au Québec et c'est devenir membre de l'Association pour le jeune cinéma québécois.

FORMULE D'INSCRIPTION

Nom:

Prénom:

Adresse:

.....

Ville:

Code postal:

Téléphone:

Profession:

Inscription: \$5.00 par année

Ci-joint: Chèque ☐ ou mandat-poste ☐
au nom de:

Association pour le jeune cinéma québécois
1415 est, rue Jarry, Montréal H2E 2Z7

P.C. 0304-81

LE SUPER 8 TRIOMPHE

Les activités ont débuté jeudi le 5 février à 13 heures. Le coup d'envoi a été donné par le cinéaste belge, Jean-Claude Bronckart. Grand spécialiste de la sonorisation, il a démontré avec brio que le son n'avait pas de secret pour lui. Cet animateur de longue expérience a illustré, avec preuve à l'appui, que le super 8 n'avait rien à envier aux autres formats au chapitre de la sonorisation. Son exposé fut apprécié à un tel point que plusieurs ont manifesté le désir de le voir revenir chez nous, sous peu, afin d'organiser un atelier de formation.

À 15 heures, nous avons eu droit à une grande première. En effet, l'Américain Lenny Lip-ton, auteur et cinéaste de grand renom, s'était déplacé de sa Californie natale pour nous faire partager une expérience peu commune. «Le Pape du super 8», comme on se plaît à l'appeler depuis quelques années, était là pour nous présenter le fruit de ses recherches dans le domaine de la cinématographie tridimensionnelle en super 8. Cet atelier a attiré une foule considérable, si bien qu'il a fallu refaire une seconde séance afin de satisfaire les spectateurs qui n'avaient pu assister à la première. Notre ami Lenny en a été étonné plus d'un quand les premières images sont apparues sur l'écran.

Compétitions

Un départ aussi foudroyant laissait présager que ce festival avait déjà atteint un rythme de croisière inattendu. À 17 heures débutait la compétition de la section long métrage par la projection d'un film allemand, «Dear Jimmy», suivi du film

italien «Tra integrazione y rivoluzione».

Compétition intercollégiale

À 19h30, c'était le tour de la compétition intercollégiale. 13 films en provenance de tous les coins du Québec étaient à l'affiche. Cela fait maintenant quatre ans que cette compétition existe, et d'année en année nous constatons une amélioration sensible de la facture des films. Les thèmes, le traitement des sujets, la qualité technique ne cessent de se bonifier avec le temps. Nous avons la prétention de croire que notre action y est pour quelque chose. Il semble en effet que le caractère compétitif, quoi qu'on en dise, stimule la créativité des étudiants. Les résultats parlent par eux-mêmes. En quatre ans, au-delà de 200 films ont été soumis à la sélection.

Colloques

La journée de vendredi s'est ouverte par un colloque organisé autour du thème : enseignement et super 8. C'est Pierre Pageau, responsable de la coordination des professeurs de cinéma des collèges du Québec et professeur de cinéma au Collège Ahuntsic qui en était l'animateur. Nous croyons qu'il est indispensable que de telles activités se tiennent durant le festival. C'est là une occasion inestimable de lancer des débats afin que le dynamisme créé par cette mise en situation fasse évoluer la pensée des gens sur l'avenir de notre cinématographie nationale.

En début d'après-midi s'est entamé un second colloque dans le but de faire le point sur la situation du super 8 au Québec et dans le monde. Monsieur

Arnold Schieman, consultant technique en chef à l'Office national du film, a présenté sa fameuse démonstration relative aux techniques de transfert et de gonflage du super 8 au 16mm et 35mm. Les Américains Toni Treadway et Bob Brodsky du Boston Film/Video Foundation ont suivi. Ils nous ont fait découvrir de remarquables bandes vidéo faites à partir de films super 8. Tous ont été étonnés de la qualité de ces transferts. Des représentants du service des acquisitions de Radio-Québec présents nous ont dit leur surprise devant tant de qualité...

Cette première partie très technique a cédé le pas à un débat sur la situation du super 8 dans le monde, auquel ont participé des représentants du Mexique, de l'Italie, de la Belgique et du Québec. Les discussions nous ont permis de faire le point en comparant les actions qui sont menées au sein de ces différentes régions du monde.

Compétition nationale

La soirée a débuté avec la projection des films sélectionnés dans le cadre de la compétition nationale. À notre grande surprise, le public est venu nombreux, si bien que nous avons enregistré notre plus grande assistance ce soir-là. 14 films composaient le programme. Et parmi ceux-ci, deux grandes surprises. D'abord «Vincent Lagacé» de Sylvain Bernier qui s'est permis de rafler le premier prix et le vote populaire, et «Tous les garçons» de Yves Laberge qui a emporté le deuxième prix. Ce dernier s'est également mérité l'honneur d'être sélectionné pour le prochain festival de Cannes dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs.

Compétition internationale

La soirée de vendredi s'est terminée avec la projection de «Bolivar», ce merveilleux long métrage vénézuélien qui, en plus de décrocher le grand prix du long métrage, a lui aussi été sélectionné pour Cannes.

Les journées de samedi et dimanche ont été consacrées à la compétition internationale. Le public a pu constater la richesse et la diversité de la production internationale. Tous ont apprécié cette occasion de voir des films de nombreux pays et de découvrir avec nous que, partout à travers le monde, il existe un cinéma vivant, en pleine transformation.

En terminant, je voudrais rendre un hommage particulier

à tous les bénévoles qui ont participé à l'organisation du festival. Sans eux, il aurait été difficile, voire impossible de mener à bien les nombreuses

tâches, souvent ingrates, que requiert une telle organisation.

Richard Clark
co-directeur du festival.



Yves Laberge, jeune cinéaste Québécois, reçoit de Monsieur Jean-Jacques Fortier, Directeur Général de l'Institut Québécois du Cinéma, le 2^{ème} Prix de la Compétition Nationale pour son film TOUS LES GARÇONS.

Le palmarès de 2^e Festival du film super 8 du Québec

GRAND PRIX DU LONG MÉTRAGE :
BOLIVAR, SYMPHONIE TROPICALE de Diego RISQUEZ (Vénézuéla).

MENTION SPÉCIALE :
BAMBULE, de Marco MODUGNO (Italie).

INTERNATIONAL :
1^{er} prix : TROIS PAR EXCÈS de Giampiero VINCIGUERRA (Italie).
2^{ème} prix : MIROIR VIVANT de Norbert BARNICH (Belgique).
Vote populaire : MIROIR VIVANT de Norbert BARNICH

NATIONAL :
1^{er} prix : VINCENT LAGACÉ de Sylvain BERNIER.
2^{ème} prix : TOUS LES GARÇONS de Yves LABERGE.
Vote populaire : VINCENT LAGACÉ de Sylvain BERNIER.

Mention spéciale : COMME UN OISEAU de Pierre LEBLANC.

INTERCOLLÉGIAL :
1^{er} prix : MUR À MUR d'Alain PAQUIN et Pierre GUAY.
2^{ème} prix : CACTUS de François BÉLAIR
Vote populaire : L'UNION FAIT LA GANG de Daniel THIBEAULT.

Mention spéciale : LE FUTUR SIMPLE de Marie BRAZEAU et Lucie THIBEAULT.

PRIX DE L'UNION DES ARTISTES :
TOUS LES GARÇONS de Yves LABERGE.

PRIX ANTENNE 2 :
VIDANGE de Mathieu DUNCAN et Robert MONDOUX (Québec).
PARK HOTEL de Ettore FERETTINI (Italie).



Stuart Rumens, Richard Clark et Claude Daigneault de l'I.Q.C.

À MONTRÉAL

LA TOURNÉE SUPER-HUITISTE

par Edith Beaucage

Ce fut dans une atmosphère très plaisante (ben l'fun !) qu'on inaugura la première tournée régionale du Super-8 dans le Québec. C'est à bord d'un fringant «mini-bus» qu'un groupe composé de dynamiques «superhuitistes» internationaux s'orienta vers trois villes du Québec, soit Sherbrooke, Trois-Rivières et Chicoutimi... Comme bagage : projecteurs et films de la production primée lors du Festival.

L'accueil chaleureux que nous réservait chacune des villes a très nettement souligné l'intérêt que suscitait l'événement auprès du public. Les discussions d'«après-projection» en faisaient foi et donnèrent la chance aux gens de découvrir le

jeune cinéma d'ici et d'ailleurs. Cette entreprise, en plus de favoriser la décentralisation du Festival Super-8 (entre Montréal et Québec), a ouvert la porte à la diffusion et l'échange entre les divers pays représentés (Angleterre, Argentine, Belgique, Italie et il va de soi... le Québec).

Comme première expérience, elle fut des plus joyeuses et permis entre autres à nos invités de goûter aux «plaisirs Carnavalesques Québécois». Dans l'ensemble, cette tournée possède déjà une orientation très positive et devra chercher pour les prochaines années à rejoindre un nombre sans cesse croissant de fervents afin que le cinéma Super-8 prenne une véritable expansion chez nous... (comme ailleurs), pour l'instant du moins le départ est excellent !



Jacques Vandenberghe, à droite, s'entretient avec Élodie Martel, responsable de l'atelier

Un atelier sur le cinéma d'intervention

par Elodie Martel et Jacques Brosseau

Cette année, dans le cadre du 2^{ème} FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUPER-8 DU QUÉBEC, les cinéphiles montréalais eurent l'occasion d'assister à plusieurs activités. Outre le colloque sur l'enseignement du cinéma, l'atelier belge sur les techniques de son, et la présentation d'un film Super-8 en trois dimensions, on retrouvait au programme un atelier sur le cinéma d'intervention.

Le principal objectif de cet atelier était évidemment de définir ce type de cinéma. Or, grâce à la participation de cinéastes étrangers qui ont bien voulu exprimer leur point de vue en diffusant des films qui caractérisaient bien cette utilisation du cinéma, nous avons pu susciter la participation des spectateurs à l'intérieur d'un débat qui démontra, les films en faisant foi, que le Super-8 était définitivement l'un des formats les plus adéquats pour favoriser cette forme d'expression.

Parlons des méthodes utilisées. Il en ressort trois courants principaux. Le premier exemple fut présenté par des réalisateurs

de la Belgique, Jacques Vandenberghe et Jean-Claude Bronckart. D'après leur conception, ils utilisent deux moyens différents mais qui ont un rapport entre eux. L'utilisation du Super-8 par le biais du milieu concerné. Il devient un outil de lutte et un moyen concret dans un but de dénonciation. À ce niveau, les réalisateurs deviennent des personnes ressources. Ils offrent leurs connaissances, leur expérience, de manière à permettre aux gens du milieu d'exprimer leurs revendications. Dans cette optique, ces derniers deviennent eux-mêmes les réalisateurs du film.

La deuxième utilisation du Super-8 devient une implication personnelle de la part des réalisateurs belges. Ils endossent le film, en prennent la totale responsabilité, mais gardent l'authenticité des faits exprimés. C'est-à-dire que non seulement ils signent le film, mais ils prennent position face au conflit en appui à la lutte.

Une autre forme d'intervention est celle exprimée par Rafael Rebollar du Mexique. Une vision personnelle des événements, c'est-à-dire que l'interprétation du sujet vient du

point de vue du réalisateur. Donc une certaine forme de reportage, de documentaire. Ce type de cinéma est réalisé dans le but d'unir les groupes d'organisation déjà existants, travailleurs, paysans, étudiants, dans les différentes parties du Mexique. À long terme, il se veut un outil de construction d'une conscience globale des problèmes mexicains.

Ces productions, toujours réalisées dans un contexte d'intervention, doivent être diffusées le plus largement possible, afin de faire connaître les luttes populaires et d'obtenir par la suite de nouveaux appuis concrets. La pression qu'exercent ces films auprès des autorités constitue une autre facette importante du cinéma d'intervention.

En conclusion, il est important de souligner le côté innovateur de cet événement. Puisque c'est la première fois que se tenait un débat autour de ce sujet dans le cadre d'un festival.

Nous formulons le souhait que le cinéma d'intervention Super-8 se développe davantage et qu'il ait sa place au Québec. Il est plus qu'une image, car il met à découvert des situations trop souvent cachées.

PELLICULE

La production cinématographique québécoise, issue de notre jeunesse est primordiale.

Toutefois la diffusion de ces productions joue un rôle tout aussi important pour le rayonnement de notre culture.

Quand les auteurs de ce rayonnement sont les individus appartenant à cette même classe d'âge, alors la boucle est bouclée!

Et voilà qu'en décembre est apparue la revue PELLICULE, publiée par des étudiants en cinéma au Cégep André Laurendeau.

Procurez-vous PELLICULE dès maintenant et mieux encore, exprimez-vous dans cette jeune publication.

Renseignement: Cégep André Laurendeau, a/s Michel Lalonde, 1111 rue Lapierre, LaSalle, Québec; ou téléphone: 364-3320, code régional: 514.

PHOTOS SOUVENIRS



Jean-Claude Bronckart



Paule Baillargeon

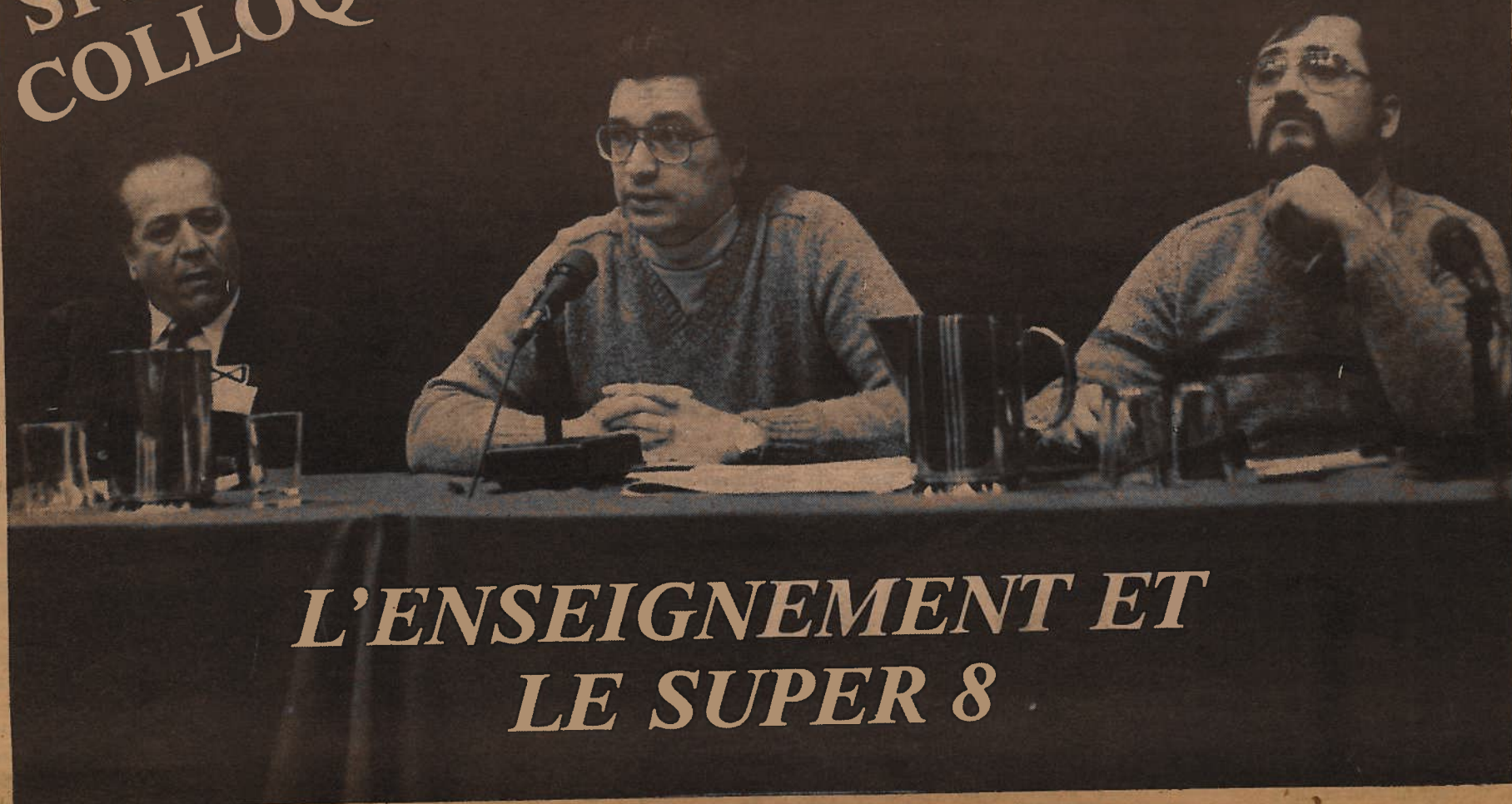


Diego Risquez



Sheila Hill et Jean-Claude Wouters

SPÉCIAL COLLOQUE



L'ENSEIGNEMENT ET LE SUPER 8

Constantin Fotinas, Pierre Pageau et André Lafrance, panellistes lors du Colloque sur L'ENSEIGNEMENT ET LE SUPER-8.

Un colloque sur L'ENSEIGNEMENT ET LE SUPER-8 était inscrit, parmi tant d'autres événements, au programme du dernier Festival International du Film Super-8 du Québec. Les organisateurs n'avaient peut-être pas prévu l'ampleur et l'importance des débats qui animeraient ce colloque ; ils sont donc heureux de voir que les participants ont eux-mêmes pris en charge d'orienter les discussions vers des questions tout à fait primordiales pour l'avenir de l'enseignement du cinéma au Québec.

Pierre Anderson a donc pris sur lui d'écouter les enregistrements de ce colloque et il reproduit, dans ce cahier spécial, ses opinions sur certaines des interventions qui animèrent l'atelier.

PLEIN CADRE est donc heureux d'ouvrir ses pages à ce débat, dans l'espoir de faciliter la concertation de tous ces intervenants qui, depuis plusieurs années, s'interrogent sur l'efficacité de l'enseignement du cinéma dans les institutions de niveau collégial et universitaire.

par Pierre Anderson

Vendredi matin, le 6 février, se tenait le deuxième colloque sur l'enseignement du cinéma au Québec. Il était organisé dans le cadre du Festival international du film Super-8 du Québec, deuxième de sa lignée. J'écris deuxième colloque, mais je devrais écrire premier ; car de celui qui l'avait précédé un an plus tôt, à l'intérieur de la première édition du même festival, il ne nous est pratiquement rien resté.

Avec toute la partialité que l'on ne tardera pas, gentiment, à m'attribuer, étant moi-même l'un des intervenants du colloque, je tente ici d'adapter d'une façon écrite un événement de paroles qui dura près de trois heures. Le tout avec commentaires personnels, pertinents dans la mesure du possible, ça et là au fil des interventions.

L'organisation du colloque, du moins pour le contenu, avait été confiée à Pierre Pageau, professeur de cinéma à l'Université de Montréal et au Cégep Ahuntsic et aussi représentant de la coordination provinciale en cinéma au niveau collégial. C'est à ce titre qu'il l'anima.

Ouverture du colloque

M. Pageau présente les panellistes.

«Donc il y aura monsieur André Lafrance, ex-professeur de cinéma (U de M) et puis responsable d'audio-visuel, et monsieur Constantin Fotinas,

aussi professeur en cinéma, programme de technologie audio-visuelle (U de M) et moi-même, Pierre Pageau...»

Déjà, il est curieux de constater que les deux panellistes et l'animateur ont tous les trois un lien avec l'Université de Montréal. Et il est dommage de savoir que ni les professeurs, ni les étudiants de l'Université du Québec à Montréal n'avaient formellement été invités. Ni formellement, ni autrement. Ironie du sort, le colloque se déroulait à la salle Marie Gérin-Lajoie de l'UQAM. Peut-être a-t-on oublié qu'il y a un certificat en scénarisation et un profil cinéma en communication à cette université. Peut-être doute-t-on aussi de l'existence de la section cinéma de la faculté des beaux-arts de l'Université Concordia. Peut-être ne sait-on pas qu'il y a un mineur en études cinématographiques à Laval. (J'admets que Québec c'est un peu loin.) Peut-être était-il trop long d'en prévenir les étudiants de l'Université de Montréal même. Et peut-être en fin de compte était-il inutile que les étudiants du collégial le sachent. (Sans point d'interrogation, car il ne s'agit pas de questions.)

M. Pageau situe le colloque.

«Je voudrais peut-être d'abord prendre quelques minutes pour situer le projet. Il y a un petit historique à ça... Originellement, le festival Super-8 était le fruit du niveau collégial, des films qui s'y faisaient. Bon, maintenant le festival est deve-

nu international... Mais d'autre part, dans l'optique de l'organisateur Richard Clark (premier festival intercollégial du cinéma), il était important d'essayer de maintenir une relation avec le milieu de l'enseignement...»

«Aussi l'an dernier, pour ceux qui y étaient, il y avait déjà eu une amorce... Le colloque de cette année se situe d'une certaine façon dans le prolongement d'une discussion antérieure... orientée plus spécifiquement sur la question du Super-8.»

«Cette année, je voudrais aller un peu plus largement sur la question de l'enseignement du cinéma en général, non plus seulement par rapport au format Super-8 mais par rapport à tous les autres formats et à toutes les questions qui peuvent concerner l'enseignement du cinéma.»

Puis M. Pageau parle d'une certaine évolution au niveau collégial ; manuel guide pour un cours de création cinématographique. Il situe le collégial par rapport à l'université ; passage du Cégep (DEC en cinéma) à l'université. Il sort entre autres les points suivants : le rôle de l'enseignement du cinéma dans la société québécoise, la forme de l'enseignement, la structure de l'enseignement... simplement pour susciter le débat. Il termine en évoquant ce que l'on pourrait souhaiter. (Je vous laisse imaginer qu'il peut s'agir entre autres d'une école de cinéma.)

Il laisse la parole d'abord à M. Lafrance. Ce dernier aurait

Colloque/Enseignement et Super 8

aimé que, comme l'an dernier, le débat se situe sur l'enseignement du cinéma et le Super-8. (Après tout, de l'enseignement du cinéma, ça fait quinze ans qu'on en parle, on pourrait en parler longtemps...) «Moi, je vous avoue que je suis un peu fatigué d'entendre des gens qui choisissent des cours, qui choisissent de s'inscrire à des programmes, et qui après contestent le programme dès le départ.» (c.f. Critique de l'enseignement du cinéma à l'université en général et à Concordia en particulier, et groupe de travail pour la révision du programme d'études cinématographiques (U de M); cahier de charges des étudiants.)

Puis c'est au tour de M. Fontinas.

Il traite de pédagogie; approche sauvage versus approche programmée. Il précise que c'est vers une approche sauvage qu'ils (du moins technologie audio-visuelle) se sont dirigés. «Le cours, ou le contenu du cours, ce n'est pas la matière qu'on apprend, c'est la méthode qu'on utilise... Ce qui m'intéresse: qu'on me propose une méthodologie qui va nous assurer qu'on aura à la fin des cinéastes avec un style personnalisé.» Il souligne qu'une approche sauvage ne veut pas dire faire n'importe quoi, mais bien se structurer au fur et à mesure selon les besoins. Et il élabore sur les divers aspects que peut comporter une approche sauvage. En terminant, il met l'accent sur l'implication qu'une telle approche demande au professeur (et aux étudiants), comme quoi un professeur doit s'impliquer, risquer sa personnalité (ce qui devrait arriver plus souvent).

Objectifs des programmes

Début des interventions, j'interviens, dans un premier temps, au sujet des objectifs des programmes de cours universitaires, plus particulièrement études cinématographiques à l'U de M pour répondre à M. Lafrance.

«Je voudrais dire que cet objectif de cours-là semble intéressant pour quelqu'un qui veut avoir une connaissance de base du cinéma, mais cette connaissance de base est aussi disponible dans les Cégep. C'est-à-dire, ceux qui font un DEC en cinéma, à mon avis, arrivent facilement à atteindre cet objectif en deux ans.»

Objectif du majeur en études cinématographiques à l'U de M: le programme propose une formation de base, à la fois pratique et théorique, située «au sein d'une libre confrontation des idéologies et des styles». Cette étude du cinéma, discipline autonome, veut sensibiliser l'étudiant au processus de création en le gardant «en contact étroit et permanent avec le cinéma qui se fait et qui

se vit», sans pour autant faire de lui un artisan professionnel. (c.f. Cinéma Québec, no 57, juillet/août 1978).

«Alors je me demande pourquoi, après avoir fait un DEC en général (cinéma), on arrive à l'université et on nous propose le même genre d'objectifs.»

Les deux secteurs

Le second temps de mon intervention: ce qui est offert au secteur français versus secteur anglais.

«Si on se contente de ce qui se fait au secteur francophone, je regrette, on a beaucoup moins que ce qui se fait au secteur anglophone. Entre autres, une raison bien simple pour laquelle il y a 60% (environ) de francophones à Concordia, qui est une université anglaise (ce pourcentage s'applique aux étudiants en cinéma à priori), c'est parce qu'il y a un manque au niveau francophone, voyez-vous? Tout ce qu'on offre, le mieux, c'est l'étude cinématographique à l'U de M (majeur en), et il y a Concordia qui, elle, comparée aux universités francophones, offre un bac. spécialisé en production de films, un bac. spécialisé en études cinématographiques, un majeur en études cinématographiques, un mineur en études cinématographiques, un mineur en animation. L'année prochaine: un

majeur en animation, et puis un bac. spécialisé en fine arts (étude générale des beaux arts incluant des cours de cinéma). Pourquoi il y a tant de différences entre les deux secteurs? Pourquoi on est obligé, à presque 60%, d'aller étudier en anglais?»

Le rapport Legendre

Le dernier temps de mon intervention: le rapport Legendre.

«À ma connaissance, on n'a pas tellement consulté les étudiants à venir jusqu'à date, sur ce qu'ils voudraient comme enseignement du cinéma, et ça, je trouve ça très dommage. Au niveau collégial, on a préparé un rapport, que moi j'appelle le rapport Legendre, qui couvre tout ce qui se donne au niveau Cégep en cinéma, et dans lequel on suggère une technique de trois ans qui devrait entrer à Ahuntsic... Et là-dessus, il n'y a aucun étudiant de cinéma qui a été consulté, le rapport a été fait pendant que moi j'étais au collégial et on n'en a jamais entendu parler... j'aurais aimé ça qu'on nous consulte, peut-être... Ça aurait peut-être été bien d'avoir l'opinion des étudiants là-dessus...»

Réponse de M. Lafrance.

«Quant aux objectifs eux-mêmes, qui sont utilisés par ce programme, il ne faut pas oublier que ce programme-là a été

créé dans un contexte bien spécial... Il a été créé dans un département qui s'appelle histoire de l'art, et ce département-là avait commencé à donner des cours de cinéma simplement pour permettre aux étudiants d'histoire de l'art d'avoir une connaissance, un survol, de ce qu'était le cinéma au niveau historique, probablement, et théorique un tout petit peu. Puis on a ajouté des cours pratiques, quelques cours pratiques, parce qu'on s'était dit: c'est bien beau de parler en théorie de la pratique du cinéma, mais ce serait peut-être bon d'en faire aussi un peu. Tranquillement, le programme s'est développé, et la pratique a toujours été un appendice de l'exposé théorique. Évidemment, il a pris de plus en plus de place, pourquoi? Parce qu'on se sentait coincé dans un rôle de suppléance...»

«Les relations avec le Cégep maintenant.»

«... Et soyons encore une fois très réalistes, ces gens qui sont dans les Cégep et les gens qui sont professeurs à l'université sont de la même génération. Faut donc comprendre que, humainement — et ça, ça explique, ça excuse rien mais ça explique — il y en a qui ont pris l'option université, d'autres qui ont pris l'option Cégep. Et entre nous, on a développé exactement le même programme d'un

bord et de l'autre. Ça je le reconnais facilement, je veux dire: on n'a qu'à regarder les définitions de programmes, c'est la même chose plus ou moins, c'est les mêmes titres ou à peu près, le jargon varie mais ça veut dire la même chose...» (Je vous signale que M. Lafrance a été directeur du programme d'études cinématographiques de l'U de M jusqu'en 79.)

Ensuite, il ajoute que de part et d'autre on avait commencé à essayer de trouver un lien entre le Cégep et l'université, mais que maintenant chacun en est à défendre sa peau à cause des coupures budgétaires. Ce qui l'amène à soulever le point très important du budget de fonctionnement, précisant qu'en cinéma c'est vital. (Ce avec quoi je suis entièrement d'accord.) Puis il apporte l'argument suivant au sujet du lien Cégep-Université: les étudiants eux-mêmes, au temps où ils étaient en études cinématographiques, ne voulaient pas que l'on tienne compte du DEC en cinéma. (Je crois que cette attitude, quoique moins forte, est encore vraie, mais doit-on en rester là et ne rien faire? Forcé m'est d'admettre que la situation est complexe, mais ne pas tenter de la résoudre équivaut à de la mauvaise volonté. Pendant tout ce temps qu'on hésite à poser le problème, à chaque année et depuis quelques années déjà, plus d'une centaine d'étudiants sortent avec un DEC en cinéma qui n'est pas reconnu, car les programmes universitaires sont conçus en fonction de gens qui n'ont jamais touché au cinéma. Quand on sait que les objectifs sont les mêmes, ou très semblables, et que les professeurs sont de la même génération, il n'est pas impossible de penser que certains Cégep ont pu développer un programme mieux structuré que ce qui se donnait à l'université. Peut-on les en blâmer? N'est-ce pas à l'université de s'ajuster? Si elle en est incapable, ne sommes-nous pas en droit de réclamer un autre lieu d'apprentissage post-collégial?)

Puis M. Lafrance se pose des questions devant l'efficacité du secteur anglophone.

«Aussi le programme est développé depuis plusieurs années, il fonctionne bien et il y a une chose qu'on n'a jamais trouvée à faire ici, qu'eux ont fait et je ne sais pas comment ça se fait (dommage), c'est absolument anormal puisque c'est des anglophones qui ne sont pas, théoriquement, nécessairement reliés directement au milieu du cinéma québécois, et ils ont réussi à trouver des liens avec la pratique, avec les praticiens, et je dois confesser que malgré toute notre bonne volonté, à l'U de M, on n'a jamais réussi à le faire... des liens avec la pratique quotidienne, on n'a jamais réussi à le trouver...»

Vers une école de cinéma...



Pour une cinématographie nationale

Colloque/Enseignement et Super 8

Et il énonce quelques raisons pour lesquelles un étudiant francophone peut être tenté de s'inscrire au secteur anglophone.

«Au niveau équipement ça joue peut-être un peu aussi. Il faut dire qu'ils ont des équipements beaucoup plus développés et en plus grand nombre, et ça c'est pas un mythe, c'est vrai, mais ça joue énormément dans le choix qu'on fait... Il y a depuis longtemps une tradition et des équipements qu'il n'y a pas à l'Université de Montréal... Je comprends donc qu'indépendamment du programme, on cherche à aller à Concordia.»

Cegep vs université

Maintenant, il touche à un point que malheureusement il ne peut étayer car, comme il l'a dit lui-même, il connaît mal le milieu collégial (ici ce n'est pas un reproche, c'est une constatation).

«Je pense que le programme d'études cinématographiques à l'U de M pourra se développer et prendre une autre nature à partir du moment où ce sera plus précis au niveau collégial, et ce l'est maintenant, je pense.» (Premièrement, je me demande jusqu'à quel point il est bon et nécessaire que les prochains développements dans l'enseignement du cinéma au niveau post-collégial se fassent à l'université de Montréal, et à l'université tout court. Deuxièmement, je crois, c'est regrettable qu'il en soit ainsi, qu'il y a encore beaucoup à faire au collégial. Certains Cegep se sont bien débrouillés, mais cependant tous ne sont pas au même niveau. Je pense qu'il y aurait lieu d'étudier la possibilité d'exiger l'acquisition d'un minimum de connaissances dans le cadre du DEC en cinéma, en consultation avec tous, car il ne s'agit pas d'imposer quoi que ce soit. Quand je parle d'un minimum de connaissances, je ne veux pas dire normaliser au sens où le ministère de l'Éducation l'entend, ce serait bête de condamner à la moyenne les Cegep forts et les Cegep moins forts.)

En dernier lieu : l'attitude adoptée par le programme d'études cinématographiques face au manque ressenti d'une école de cinéma.

«Il n'y a pas d'école de cinéma, puis il y a encore des gens malgré ce qu'on a déclaré combien de fois : ce n'est pas une école de cinéma. Ce n'en est pas ! Mais quand il n'y en a pas, les étudiants qui viennent chez nous, bien, ils veulent en faire une école de cinéma. Ils veulent en faire une malgré tout ! Malgré... on leur dit au départ... en quoi... et là je pense que les professeurs d'études cinématographiques sont à l'écoute des étudiants, essaient de trouver toutes

sortes de façons pour leur permettre de faire des films alors que ce n'est pas le but du programme... De sorte que le programme vit une certaine incohérence dans sa réalité parce qu'il fait ce qu'il ne devrait pas faire. Et il le fait, ce qu'il ne devrait pas faire, parce que les étudiants disent : Écoute, on peut pas l'avoir ailleurs. Alors c'est sûr que ça vit une certaine incohérence...» (De l'avis des étudiants du comité pédagogique pour la restructuration du programme d'études cinématographiques (U de M toujours), qui reprennent l'esprit des revendications de 79 (cahier de charges des étudiants), le programme vit plus qu'une certaine incohérence.) (Le comité doit sortir un nouveau rapport d'ici peu, ceci simplement à titre d'information.)

Réponse de M. Legendre

«Mes services ont été retenus par le service des programmes pour la direction générale de l'enseignement collégial, depuis à peine un an et demi. On m'a chargé de tous les programmes des arts enseignés au Cegep. Il y a une quinzaine de programmes d'arts actuellement qui touchent autant la mode que les arts plastiques, musique, théâtre, cinéma, danse, ballet, communication graphique et arts appliqués comprenant : aménagement d'intérieur, photographie, graphisme, technique de design industriel, céramique, esthétique de présentation et pour couronner le bouquet, c'est les métiers d'arts, nouveau né, disons, au service des programmes.» (Je comprends maintenant pourquoi on ne nous a pas consultés pour la technique de cinéma. Non mais sans rire, vous ne trouvez pas que c'est un peu beaucoup pour se pencher d'une façon intelligente sur la structuration d'un programme de cinéma ?)

«Moi, ma profession d'origine c'est musicien. Alors j'ai fait certaines musiques de films, disons que j'ai trempé un peu du côté du cinéma... Ça m'a donné vraiment le goût et développé en moi cette connaissance des praticiens du cinéma ; ceux qui font le film. J'ai travaillé avec eux-autres. Parce que celui qui fait la musique de film, il fait la musique de film une fois que le film est fait, hein..., etc...» (sans commentaire).

«Pour répondre à la question que m'a posé M. Jacques Girard sous-ministre en titre, suite à une problématique qui prévaut actuellement à l'enseignement supérieur, c'est-à-dire tant le collégial que l'universitaire, concernant les besoins de formation dans le domaine du cinéma. Alors j'ai déposé un rapport..., concernant ce sujet, les besoins de formation en cinéma au Québec. Ma conclusion, bien

sûr, est d'une part négative mais j'ai voulu aller encore plus loin, proposer en quoi..., le niveau collégial, en tous cas qui me concerne, devrait s'intéresser à la formation de techniciens, à la formation des gens pour répondre aux différents besoins sur les métiers de cinéma.» (Enfin ! (Il faut être extrêmement prudent quand on parle de formation selon les besoins, surtout en cinéma.)

M. Legendre précise les raisons de son rapport.

«...L'enseignement collégial n'offre cependant aucun programme de formation professionnelle en cinéma. À la différence de tous les autres programmes dans les arts...» (Est-ce une raison valable pour mettre sur pied un tel programme et est-ce vraiment ce dont nous avons besoin ?) «... mais il n'existe aucun programme de formation professionnel, donc un programme d'au moins trois ans, de niveau collégial, pour répondre des besoins du marché du travail.» (Pour répondre des besoins du marché du travail ?)

«Les étudiants doivent après leur collégial, actuellement, aller dans les universités, puis tenter de pouvoir approcher cette formation du mieux qu'ils le peuvent...» (Mis à part le fait qu'on ne s'entend pas sur le style et le niveau de formation, c'est exactement la situation que je dénonce.) «Souvent, ils sont obligés de s'expatrier, aller aux États-Unis ou en Europe, s'ils veulent vraiment poursuivre à profit, leurs objectifs d'apprentissage. (On ne peut plus d'accord !)

«Le niveau universitaire, ici, prévoit la formation ou une certaine sensibilisation au cinéma. Un peu ce qui se fait au collégial, il se fait également la même chose à l'université, il ne faut pas porter grief à l'université, au contraire, (je devrais les remercier peut-être ?), c'est très bien qu'un étudiant puisse avoir au cours de sa vie la possibilité de s'intéresser au cinéma, est-ce qu'il va..., au bout du compte, il va pouvoir s'adonner aux métiers du cinéma, pas nécessairement, mais au moins il aura..., il sera satisfait dans la poursuite de ses objectifs.» (Y fallait me le dire avant que je m'inscrive en cinéma au collégial que c'était juste pour le fun !) (À noter qu'ici j'emploie un ton et un vocabulaire qui décrivent bien mon état de pensée face à de tels propos.) (Si vous voulez préparer des drop-outs, vous avez une bonne recette, vous êtes-vous déjà demandé ce qui arrive avec les neuf sur dix qui ne se rendent pas au bout du compte ? ? ?)

Puis il ajoute que les membres des syndicats existants couvrent déjà les besoins actuels. (Ça, on l'avait !) Après un mot sur la formation sur le tas, il parle des besoins latents...

Pour ensuite revenir de façon plus précise sur la technique de cinéma.

«..., je m'ajuste très bien aux visées d'un programme défini par le CÉGEP Ahuntsic, depuis quelques années, qui a été déposé au service des programmes, et auquel le service des programmes a adhéré pleinement, là y reste maintenant la démarche du service de recherche et de développement avec les ressources matérielles et financières, pour pouvoir donner suite à ce programme de formation. Les deux grands volets d'un tel programme au niveau collégial, ce serait le perfectionnement des praticiens..., leur permettant d'apprendre le marketing etc..., enfin différentes facettes de leur métier, (sic), l'initiation également aux techniques du cinéma (je ne crois vraiment pas que le problème fondamental du cinéma d'ici en soit un de technique) aux étudiants au sortir du secondaire, permettant aux diplômés d'entrer sur le marché du travail ou de poursuivre leur formation à l'université. Puis l'université aura un but de former vraiment des scénaristes etc., enfin tout le domaine des films d'auteurs... (Je pense que l'enseignement du cinéma a besoin d'être repensé de façon globale, créer une technique de cinéma ou tout autre programme, sans avoir fait au préalable cette réflexion nécessaire et sans avoir consulté les gens concernés, équivalant à perpétuer un processus qui ne mène pas la cinématographie d'ici bien, bien, loin.)

Pour le reste de l'intervention c.f. le rapport Legendre.

Besoins de formation

Intervention de M. Lafrance au sujet des besoins de formation.

«Je suis toujours un peu hésitant quand on fait une adéquation entre les cours, surtout au niveau collégial et même au niveau universitaire, et le marché du travail. S'il fallait, je pense seulement au niveau universitaire, qu'on ferme les programmes qui n'assurent pas à 100 % une job aux étudiants qui en sortent, on serait une grosse école secondaire et puis encore ! Par ailleurs quand vous dites essayer de développer la formation spécialisée, ça aussi ça m'inquiète un peu. Ou se trouve l'équipement et où se trouve les spécialistes qui pourraient donner cet enseignement là..., et puis les budgets... On en n'a pas besoin de trois cent cinéastes médicaux par année, on en a besoin de deux, trois...»

Intervention de M. Pageau.

«Je voudrais dire peut-être aussi ; la coordination provinciale a déjà été appelée à se prononcer sur cette question d'école de cinéma et le consensus a été très, très difficile à obtenir, on peut dire en gros

qu'il y a une position mitigée, c'est-à-dire je pense qu'il y avait un ensemble de professeurs qui pouvaient reconnaître la nécessité d'un lieu de formation professionnel, d'autre part je pense que les professeurs, parce que, en tous cas..., parce que toutes sortes de problèmes de clientèle, tout ça, on se pose aussi des questions encore une fois de..., de pédagogie et en tous cas, et je pense qu'on avait essayé de..., de prévoir, on avait un message comme quoi on aurait aimé que dans l'école de cinéma (Peut-on appeler école de cinéma une technique de trois ans au CÉGEP d'Athuntsic ?), il y ait peut-être..., des questions qui soient posées, ou des types de cours, ou des contenus de cours qui..., qui tiennent compte..., d'un certain nombre de problématiques qui ont pas nécessairement avoir avec..., la technique comme tel au point de départ..., et..., qui auraient avoir aussi avec..., ben finalement des questions de méthodologies..., alors donc..., juste pour dire qu'on a eu à, un moment donné à..., se prononcer là-dessus et..., pour nous c'était pas simple, en tous cas c'était pas..., c'était pas tout noir, tout blanc, sûrement. (Quelle hésitation !)

M. Fotinas intervient en émettant un doute sur l'opportunité de former des personnalités structurées en fonction de répondre aux besoins du marché du travail. Il préfère que l'on forme des personnalités structurantes capables d'acquisitions de connaissances par elles-mêmes. «Donc, former des gens qui ont des connaissances ou former des gens qui sont capables d'aller chercher les connaissances quand il en auront besoin.»

Ma deuxième intervention porte sur les raisons du retard accusé par la technique de cinéma à Ahuntsic en ce qui a trait à sa mise en place.

«Effectivement, il y a un retard, ça fait longtemps que ça traîne, ça serait supposé d'être fait à l'heure actuelle... Le retard est dû, en grande partie, c'est un peu ce qu'a dit M. Pageau mais à mots couverts..., parce que plusieurs CÉGEP ne sont pas d'accord. Il y a des CÉGEP qui ne sont pas d'accord, entre autres ; le CÉGEP de St-Jérôme qui n'est pas sur le comité de coordination, qui n'y va même plus à ces réunions là, parce qu'il ne sont pas d'accord avec la façon dont c'est fait tout simplement. C'est pour ça que la technique attend, attend et risque d'attendre encore longtemps...»

Et une remarque de plus sur le rapport Legendre.

«Je voudrais dire à M. Legendre ; c'est pas qui manque de cinéastes ici, c'est que nos cinéastes manquent de formation. Et la formation que devrait acquérir un cinéaste, c'est dans

Colloque/Enseignement et Super 8

une école supérieure, c'est pas au niveau CÉGEP.»

Problèmes d'emploi

Intervention suivante.

«Louise Carrière, moi je suis professeur de cinéma ça fait quatorze ans, je suis enseignante au Vieux Montréal. «C'est pas la première fois qu'on pose le débat en ces termes là; former qui, former quoi? Ça fait treize ans qu'il y a des rapports un par-dessus l'autre, et puis ça n'aboutit pas... Or, il faudrait se demander pourquoi ça n'aboutit pas? Les gens y luttent pour leur job actuellement, autant pour le CÉGEP que pour l'université. Il y a ce point là, puis en plus il y a la profession elle-même; on se demande, depuis treize ans qu'il y a des rapports, si la profession n'a pas une fonction de freiner le développement des programmes en cinéma, parce que, il ne faut se le cacher, la profession est formée de chômeurs et peut-être que ça ne serait pas à leur avantage de voir arriver sur le marché du travail du monde formé.»

Je voulais aussi ajouter la question qui était posée par plusieurs; quelle sorte de monde qu'on veut former? Il me semble que dans le débat qui se pose, il y a des conceptions différentes de; qu'est-ce qu'on voudrait former. C'est quoi un cinéaste pour les gens? C'est juste quelqu'un qui va faire du cinéma macroscopique dans tel laboratoire de tel hôpital? C'est pourquoi l'orientation que M. Legendre amène, une espèce de surprofessionnalisme, peut-être qui va y avoir quelques débouchés mais il me semble que c'est ben ben se fermer les oeillères sur des besoins. Puis les besoins, c'est pas juste les besoins de l'industrie avec un gros I majuscule. C'est le besoin aussi du monde qui veut de quoi en cinéma! Il me semble qui faut regarder aussi le monde qui sont intéressés à suivre des cours de cinéma, puis ce monde là on dirait qu'on cherche pas à répondre à leurs besoins à eux-mêmes aussi. C'est pour ça que moi je suis pas tellement d'accord avec l'orientation du rapport de M. Legendre...»

«Je pense qu'il faut regarder ce qui s'est fait depuis treize ans, puis moi je suis plutôt favorable à quelque chose qui est pluridisciplinaire en cinéma, c'est-à-dire pas juste des techniciens qui vont être des pitonneurs, mais du monde qui comprend un peu dans quoi ça s'inscrit le cinéma...»

Et l'école de cinéma?

Réponse de M. Pageau.

«Du côté de la coordination on l'a (rapport Legendre) appuyé très très fortement, en tout cas de ma part..., dans la mesure ou encore une fois moi je vois, je pense que c'était sa perspective que... les questions, bon, mar-

ché du travail, bon, la concurrence que ça va créer, bon c'est un aspect..., je pense que c'est important qu'un ministère de l'éducation décide à un moment donné que..., en tous cas, qu'un ministère de l'éducation dise; ben oui, on va faire quelque chose. (Faire quelque chose pour qui? Pour les intérêts de quelques gens d'un certain CÉGEP ou s'établirait une technique de cinéma qui mettrait fin, et pour longtemps, à la possibilité d'établir un enseignement supérieur en cinéma qui soit équivalent à ce qui se donne ailleurs?)

«Encore une fois, c'est très très significatif..., que de tous les domaines artistiques, le seul qui n'ait pas trouvé une voie de formation professionnelle, bon est-ce que ça va jusqu'au pitonneux, je pense que ça resterait à définir. (Je pense au contraire qu'honnêtement ça doit être défini de façon claire avant l'établissement de tout nouveau programme en cinéma) (Et il est faux de dire que ça resterait à définir, l'orientation, de toutes façons, est sans équivoque dans le cas du rapport Legendre, ce qui est équivoque c'est la manière dont certains en parlent) «Je pense que la forme définitive de cette école là n'est surtout pas prise. (On aurait fait une école de cinéma au Québec ou du moins ce qui en tiendrait lieu, en informant de la chose le moins de gens possible?) Le seul domaine qui n'ait pas encore trouvé sa voie, je répète, c'est le cinéma, ça doit sûrement être le reflet de quelque chose...» (Sûrement!) «Je doit dire, si j'ai exprimé peut-être un certain nombre de petites réserves, globalement moi je pense qu'il faut appuyer une décision, en essayant de se ménager des points d'interventions..., mais peut-être qu'on y croit pas...»

Je résume la prochaine intervention, celle de M. Truchon animation et recherche culturelle UQAM. Il aurait aimé lui aussi que le débat porte un peu plus sur le S-8, quoiqu'il trouve les interventions intéressantes. Il rappelle entre autres que plusieurs de nos techniciens ont été formés à l'étranger.

Réponse de M. Legendre aux prises de position quant à son rapport. Il précise que son rapport est bien humble et qu'il «faut une concertation de tout les niveaux d'intervention au Québec dans les programmes de formation en cinéma comme dans tous les autres...» (Il n'est jamais trop tard pour bien dire..., il s'agirait maintenant de faire ce qui n'a jamais été fait par le passé.) «Un programme se fait toujours dans le respect de tous ceux qui interviennent (à croire que les étudiants ne sont pas considérés comme intervenants au ministère de l'éducation) à commencer par les gens qui sont capables de répondre

d'une formation à donner...» (Si au moins ces gens là avait tous été consultés.) «Mais faut d'abord qu'au niveau collégial, qu'on puisse offrir quelque chose (ceci dit en rapport avec les universités), on a rien à offrir actuellement...»

Vers un changement global

Intervention suivante.

«François Dupuis, je suis un technicien de cinéma, je suis un réalisateur, je suis membre de l'Acpav et je suis professeur à l'université du Québec, comme chargé de cours parce qu'il faut gagner sa vie. Mais c'est pas juste une job, j'aime ça enseigner... Je pense qu'un cinéaste c'est quelqu'un qui a une personnalité et ça, ça vaut pour les techniciens aussi... Un bon technicien c'est pas simplement quelqu'un qui connaît les ASA, quelqu'un qui est capable de faire marcher une caméra, c'est beaucoup plus que ça... Je suis inquiet au niveau du cinéma en général au Québec..., c'est l'fun que ça vienne de l'Association pour le jeune cinéma québécois cette affaire là aujourd'hui (le colloque), en même temps je me dis bon, ben, c'est un peu comme le cinéma québécois; on n'est pas des tonnes, comment ça se fait, les organisateurs ont probablement fait ce qu'ils ont pu, mais moi comme professeur à l'université du Québec j'ai été prévenu par un étudiant de Concordia, c'est pour vous dire parfois comment est-ce que l'information circule dans le milieu... C'est pas très structurant tout ça..., si on veut changer quelque chose y va falloir un moment donné qu'on soit plus nombreux. Puis ce que je dis là, pour l'enseignement du cinéma, ça vaut aussi pour ce qui se passe dans le cinéma québécois actuellement (en termes clairs, pour moi, la structure actuelle (ou l'absence de) de l'enseignement du cinéma reproduit le même genre de milieu du cinéma avec les mêmes torts et les mêmes travers, tout aussi divisé et tout aussi disparate, et difficilement capable de se sortir de l'étau culturel et économique dans lequel il est pris), quand on regarde que notre production de longs métrages cette année se résume aux Plouffes, tu sais..., il y a celui de Mankiewicz bien sûr à l'office mais..., ça en ferait deux. C'est pas grand-chose par rapport à ce qu'on a comme main-d'oeuvre au Québec...»

Puis il élabore sur la structure de l'enseignement du cinéma au Québec.

«Le truc sauvage, je veux dire, sur le plan méthodologie je l'essaie, je pense que ça marche. Puis je suis sûr qu'il y a d'autres profs qui ont cette méthodologie là, puis qui partent dans le fond de ce que veulent les étudiants, puis qui essaient de pousser plus loin ce que le monde est

venu chercher, c'est difficile à trente parce que ça fait trente parcours différents... Mais il y a une sauvagerie, moi, qui me déplaît un petit peu, c'est la sauvagerie institutionnelle. Il me semble qu'il y a quelque chose d'incohérent dans tout ça. Que les étudiants le sachent et puis qu'ils aillent chercher ce dont ils ont besoins, puis qu'ils s'en servent. Il faut qu'ils le sachent qu'est fuké la patente et qu'ils n'ont pas à attendre après la patente pour trouver leurs solutions... Qu'elle soit à Ahuntsic ou ailleurs la fameuse école, si il y a à en avoir une, c'est l'esprit d'une école qu'il faut mettre sur pied d'abord! Les histoires de tirrallages, je veux dire, ras le bol, on perd un temps fou là-dedans. Puis ça mène ou? Au cas ou jamais ça se ferait; pourquoi une formation professionnelle à ce niveau là, au niveau collégial, le collégial c'est un moment important, je ne peux pas me tromper, mais il me semble qu'une personne..., à l'université tu commences à être un petit peu plus sûr de qui tu es, puis tu commences à savoir un peu plus ce que tu es...»

L'intervenant suivant est un prof de cinéma de Jonquière qui enseigne en complémentaire. Je résume son intervention. Ce qui l'inquiète, c'est qu'il pense qu'il est difficilement plausible qu'on puisse former des techniciens dans une perspective qui ne soit pas seulement mécanique, avec la mentalité qu'ont le ministère de l'éducation et les différentes administrations au sujet de la pédagogie. Il ajoute que former des personnalités ce n'est pas mesurable, alors il demande à ce qu'on ne lui invente pas un plan de cours et un contenu de cours qui le force à ne faire que des choses évaluables et mesurables.

L'importance de l'opinion étudiante

«Mon nom c'est Catherine Martin, je suis étudiante en cinéma en troisième année à l'université Concordia, je suis présidente de l'association des étudiants en cinéma à l'université Concordia, je suis ici pour les représenter. Mon opinion à propos de ce que M. Legendre propose; moi je ne suis pas tout à fait d'accord parce que je me dis que c'est un danger de former des techniciens qui seraient probablement porter à aller vers un milieu de production qui s'adresse à un cinéma qui nous ressemble très peu; le cinéma commercial qui est encourager maintenant... Ensuite, moi il y a une chose que je déplore depuis que je suis à l'université, c'est le fait qu'on soit jamais, mais jamais informé... Si on veut voir l'enseignement du cinéma comme étant global, je pense que c'est tout le monde qu'il faut

rejoindre... On propose une école de cinéma (si je puis me permettre c.f. critique de l'enseignement du cinéma à...), on la propose là, ben venez nous voir puis on va vous en donner des idées..., ce qu'il faudrait c'est un comité... Il faut vraiment se mettre d'accord sur quelque chose, puis qu'enfin les étudiants soient concernés (ça ils le sont déjà, ce que j'aimerais c'est qu'on les consulte)..., puis les étudiants c'est nous autres qui allons faire le cinéma dans dix ans, c'est évident qu'en sortant de mon cours, c'est évident que je deviendrai pas cinéaste demain, c'est bien sûr... d'ici dix ans il va peut-être y avoir quelque chose qui va se passer..., mais pour ça il faut travailler, ça ne se fait pas comme ça... (J'ose croire que ça puisse être beaucoup moins long.) C'est d'une formation dont on a besoin, puis d'une formation complète, puis d'une formation qui nous encourage à travailler ensemble... On a la possibilité d'avoir une école qui nous apprend peut-être à travailler ensemble... Que toutes les universités se regroupent (les étudiants et les professeurs) d'une certaine façon, et les CÉGEP, qu'enfin il y ait une discussion ou un colloque avec plus d'ampleur que ça..., sur le problème qui me semble sérieux...»

En conclusion

À partir de ce moment ci le gros des interventions reprisent, du moins pour l'essentiel, des points déjà abordés. M. Pageau a conclu le colloque en disant: «Il y a quand même des aspects positifs, espérons qu'on va peut-être établir des liens, des ponts de communication...» Pour ma part, je crois que ce qu'il y a de plus positif dans ce colloque, c'est d'avoir déblayé le terrain, d'avoir précisé les besoins, les intérêts et les enjeux des gens impliqués dans l'enseignement du cinéma au Québec. Et ce qui est encore plus importants; il est plus que probable qu'il y aura des suites à ce colloque. Une des premières suites se nomme; comité inter-universitaire sur l'enseignement du cinéma. Ce comité, présentement en cours de formation, sera composé de représentants de chacune des universités concernées et il étudiera, sous le thème de «Vers une école de cinéma, pour une cinématographie nationale», l'enseignement du cinéma au Québec dans sa globalité en mettant l'accent au niveau post-collégial, (pour la première fois, en tous cas d'un point de vue étudiant). Il verra aussi à consulter, d'une façon ou d'une autre (ça pourrait facilement être un autre colloque), tous les étudiants en cinéma au Québec avant de remettre un rapport à la commission d'études de l'institut québécois du cinéma.

"Tous les garçons" ✓

par Yves Lagacé

par Jacques Brosseau

Un événement très important s'est produit lors du dernier FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUPER-8 DU QUÉBEC. En effet, dorénavant dans le cadre de la Quinzaine des Réalistes du très prestigieux Festival de Cannes, une section spéciale de films Super-8 sera présentée. Et parmi la première sélection internationale figure un court métrage québécois, il s'agit de **TOUS LES GARÇONS** du jeune cinéaste Yves Laberge. En plus d'être sélectionné pour représenter le Québec à cette importante manifestation internationale, **TOUS LES GARÇONS** s'est mérité le 2ème Prix de la Compétition Nationale et le Prix Spécial de l'Union des Artistes.

Personnellement, je crois que tous ces honneurs sont mérités et ce pour maintes raisons. Le sujet du film, entre autres, ne peut laisser indifférent. Il expose une réalité vécue par un nombre important d'individus, non seulement au Québec, mais partout dans le monde. Je parle ici de l'homosexualité, phénomène trop souvent considéré comme tabou.

Tout au long du film on découvre les interrogations d'un jeune homme face à son orientation sexuelle qui s'impose de plus en plus à lui. Par des retours en arrière on s'aperçoit que ses racines viennent de loin, de son inconscient. La

structure du film permet au spectateur de vivre le cheminement intérieur de ce garçon.

Le film laisse percevoir une grande diplomatie, le réalisateur a su cerner le problème avec tact et délicatesse. Il n'attaque pas de plein front son public, il y va graduellement sans trop l'effaroucher. En fait, je crois qu'Yves Laberge a agi avec intelligence. Il laisse au public la possibilité de s'interroger sur cette situation pour lui permettre de mieux la comprendre. Car ce film n'apporte aucune solution de réponse (il n'en existe pas de façon concrète), il dévoile une vérité que chacun peut découvrir à un moment de sa vie.

Le point primordial dans ce film c'est son optimisme. Le protagoniste accepte sa condition et s'affirme. Le réalisateur montre cette situation d'une façon positive et réaliste. Il évite le mélodrame et les effets souvent faciles que peuvent entraîner ce genre d'histoire.

De plus le film possède une très bonne qualité cinématographique et la photographie y est souvent très belle. Il reste à espérer que ce produit québécois aura un excellent accueil à Cannes et qu'il connaîtra une large diffusion.

Mais il est surtout essentiel que ce jeune réalisateur du nom de Yves Laberge ait l'occasion de s'affirmer encore en réalisant son premier long métrage. En Super-8, par surcroît!



Yves Laberge s'entretient avec Marco Olivetti, membre du Jury International.

Entre New York et Montréal



FILM-PERFORMANCE de Bernar Hébert et Michel Ouellette.

REPRÉSENTATIONS TOUS LES DIMANCHES DU MOIS DE MARS
À 14.00 h (Réservations entre 6h et 8h, 931-8401/521-8019 entrée : \$4.00)

Au Théâtre de L'ESKABEL, 2334 rue CENTRE, métro CHARLEVOIX

ENTRE NEW-YORK ET MONT-RÉAL (DOES NEW YORK SCARE YOU ?) est un montage de trois cycles d'images, comportant, pendant la projection du film, une superposition de diapositives, une bande sonore décalée et une performance intégrée.

Ce voyage-expérimentation fut l'amorce concrète d'un travail audio-visuel dont la base est un film super-8 tourné en partie à New-York et à Montréal.

Le résultat ressemble à une banque

d'images-environnement à l'intérieur de laquelle des corps-statues (actants sur scène) évoluent avec lenteur sous la forme d'une danse organique. Cette démarche veut d'une certaine façon, sortir le cinéma du cinéma tout comme on a voulu sortir le théâtre du théâtre et donner vie et liberté à la force de l'image et du son...

Ce travail s'adresse d'abord et avant tout aux sens. Chaque élément visuel et sonore, qui aurait pu suivre une trame narrative linéaire est multiplié et décalé, de tel façon que le spectateur ne peut arriver à tout saisir rationnellement; il suffit seulement de se laisser glisser dans ce collage d'ambiances.

EXÉCUTANTS-PARTICIPANTS :

Louise Cartier
Michel Ouellette
Elsa Lemare
Bernar Hébert

Does New York Scare you ?

Une affiche qui en dit ... beaucoup



Nous tenons à remercier Yves Archambeault qui fut le concepteur graphiste pour l'ensemble de notre matériel publicitaire. C'est en effet à lui que nous devons ces posters, macarons et pamphlets qui ne manquent pas d'intriguer les gens par leur audace et leur originalité.

Dès maintenant, nous invitons les créateurs à nous faire parvenir les croquis et les projets qui seraient susceptibles de représenter le 3ème Festival international de 1982.

Il est essentiel de préparer un projet global, c'est-à-dire les maquettes du poster, du pamphlet et du macaron.

Télé globe
Canada



rapproche les gens et les continents

Quand les cinéastes "super 8" se mettent à réfléchir

par Jean Hamel

Plusieurs jeunes cinéastes considèrent encore le format Super-8 comme une étape de formation qui les entraînera nécessairement vers les grandes avenues commerciales du 16 ou du 35mm. Cette attitude qui nous permet de mieux comprendre la raison pour laquelle les productions Super-8 laissent fort souvent à désirer, découle d'une tradition cinématographique fortement ancrée au Québec. Il semble en effet que la crédibilité des produits cinématographiques québécois ne s'obtient qu'au moment où ils couvrent une surface égale ou supérieure à 16mm.

Pourtant le grand malaise du cinéma au Québec n'est pas tant dans le format qu'on utilise, que dans la réflexion qu'on y accorde. La conception et la création d'un film devraient être effectuées en faisant abstraction du format. Il en résulterait sûrement une nette amélioration, tant au niveau de la forme que du contenu.

Ce cheminement s'amorce tranquillement et d'année en année, à l'intérieur d'une manifestation aussi importante que le Festival international du Film Super-8, les oeuvres québécoises se raffinent, deviennent plus personnelles et laissent percevoir au travers des mots et des images cette nécessaire réflexion. Même si ce concept n'est pas encore généralisé chez les cinéastes Super-8, on peut sans problème ressortir, parmi le lot de films présentés, quelques productions de qualités supérieure.

Vincent Lagacé et Tous les garçons en sont, je crois, les deux meilleurs exemples. Tous les garçons, par son caractère intimiste, permet une meilleure perception du problème de l'ho-

mosexualité chez les adolescents et Vincent Lagacé, par le dilemme qu'il suggère, remet en question toute la pertinence du cinéma-direct.

L'originalité de ces thèmes méritait évidemment d'être exploitée avec le maximum de raffinement et, comme toute bonne production artisanale, avec le minimum d'investissement. Le Super-8 devenait, pour Yves Laberge et Sylvain Bernier, la seule solution logique. Leurs sujets, bien traités, n'exigeaient pas d'artifices rocambolesques, c'est donc consciemment qu'ils optèrent pour le «petit format».

En s'attardant plus spécifiquement sur le film Vincent Lagacé, on peut, sans problème, percevoir toute la maîtrise de Sylvain Bernier au niveau de la mise en scène et de la réalisation.

Vincent Lagacé est un personnage un peu gauche (un mé-sadapté social comme le définit le texte d'introduction) qui ne peut que difficilement s'adapter aux nouvelles situations et qui démontre un problème évident au niveau des relations interpersonnelles. Le film se donne donc comme objectif de cerner cet individu par différents procédés classiques : interviews de la mère, de l'employeur, de l'ami, etc. Or, toutes ces démarches ne font qu'accroître la maladresse du personnage aux yeux du spectateur. Et bien que les interviews de Vincent Lagacé constituent une grande partie du film, la présence de ce dernier à l'écran est toujours très effacée. Son dialogue est court, ses vêtements se confondent au décor et lorsqu'il est, accompagné, on l'oublie au profit de l'exubérance et/ou du bavardage des autres personnages.

Tout au long des scènes, malgré le malaise de Vincent, le spectateur conserve son attitude

de voyeur, le cadrage serré augmente d'ailleurs cette perception et le bruit continu de la caméra permet également de mieux comprendre le problème de Vincent qui semble fatigué d'être de la sorte assailli par une équipe de tournage.

La scène finale en est une d'explosion. Le bruit très clair des bouffées de cigarette, des gorgées de Coke et des croustilles crée l'ambiance pendant laquelle Vincent se révolte.

Habillé d'un chandail de laine rouge qui perce l'écran, il parle sans arrêt, il exprime son désaccord dans un cinéma qui prétend rendre la vérité et qui, en fait, la manipule au profit d'un spectacle plus intéressant pour le «spectateur-voyeur», et finalement quitte la pièce où, pendant un court instant, le matériel demeure inutile reflet d'une attitude cinématographique qui brime l'intimité et la réalité.

Le générique apparaît.

Dans le rôle de Vincent, Vincent Dostaler.

Plusieurs applaudiront ce film sans même avoir compris la subtilité qui fait de ce film une oeuvre cinématographique importante. Le cinéma-direct est une tradition au Québec, au début des années 60 il permettait d'imager la révolution culturelle et sociale d'un peuple. Aujourd'hui, il est utilisé à toutes les sauces. On trouve des personnages pittoresques, on les met devant la caméra et on monte, une à la suite de l'autre, des images qui n'ont pas nécessairement d'homogénéité entre elles.

Même si pour certains, son format Super-8 le relègue automatiquement à l'oubli, le film de Sylvain Bernier démontre bien que l'important demeure au niveau de la réflexion.

Fédération internationale du cinéma super 8

CANNES : un grand départ pour la Fédération internationale

Comme plusieurs le savent déjà, il se prépare un grand événement à Cannes en mai prochain. En effet, monsieur Pierre Henri Deleau, délégué général de la Quinzaine des réalisateurs, qui faisait partie du festival à Montréal, a déclaré publiquement, à l'issue de la manifestation, qu'il acceptait d'ouvrir une section super 8 à la Quinzaine, en collaboration avec la Fédération internationale du cinéma super 8. Il nous a offert quatre pages du catalogue officiel pour présenter la Fédération et décrire les films qui seront projetés. Il s'agit de :

LONG MÉTRAGE :

Vénézuela :
«Bolivar, symphonie tropicale» de Diego Risquez

COURTS MÉTRAGES :

Angleterre :
Deux (2) films d'animation de Sheila Graber : «Michelangelo» et «Evolution».

Vénézuela :
Deux (2) films de Carlos Castillo : «T.V.O.» et «Uno para todos, todos para todos».

Première assemblée générale annuelle

C'est le 9 février dernier que s'est tenue la première assemblée générale annuelle de la Fédération, à laquelle pas moins de 10 pays étaient représentés.

La réunion a été consacrée à l'adoption de notre charte et à l'élection du premier conseil d'administration.

Monsieur Robert Malengreau de Belgique a été élu président et monsieur Romano Fattorossi d'Italie, vice-président.

Première réunion du Conseil d'administration

Cette première réunion du Conseil d'administration tenue le 10 février a donné lieu à la nomination d'un directeur général et d'un secrétaire-trésorier qui sont Richard Clark et Michel Payette.

Deux nouveaux pays ont été acceptés comme membres actifs, il s'agit de l'Australie et de la Tunisie. Nous accueillons

Italie :

Troisième partie du film «Trois par excès» de Giampiero Vinciguerra.

Belgique :

«Le miroir vivant» de Norbert Barnich ; «Pour trois minutes de gloire» de Jean-Claude Bronckart.

États-Unis :

«Electric Chicken Disco» de Bob Goodness.

ET ENFIN

Québec :

«Tous les garçons» de Yves Laberge.

Il va sans dire que c'est la l'événement majeur de ce début d'année pour la Fédération. Nous sommes particulièrement fiers d'avoir réussi à convaincre monsieur Deleau de nous faire confiance. Il s'agit là d'un bond en avant sans précédent pour le mouvement super 8, et cette vitrine qui nous est offerte contribuera à lancer la Fédération et à la faire connaître par le milieu cinématographique international.

ainsi des membres de deux nouveaux continents : l'Océanie et l'Afrique.

Plusieurs sujets étaient à l'ordre du jour. Comme d'habitude nous avons remis à jour le calendrier des festivals et tenté de cerner les principales orientations selon les souhaits des membres pour l'année qui vient. Dans le but de faciliter la diffusion des films dans différents pays de culture et de langues différentes, il a été suggéré par Stuart Rumens d'Angleterre que chacun produise un film sans dialogue. Nous souhaitons ainsi stimuler l'universalité du langage dans la production des films super 8.

D'autre part, un prix de la Fédération sera attribué à un film chaque année durant le festival de Montréal.

Richard Clark

Directeur général de la Fédération internationale du film Super-8.



UN MERCI
TOUT SPÉCIAL
À JEAN-LOUIS SÉGUIN
l'un des plus ardents
défenseurs du format Super 8
qui a su donner à la projection
du 2ème Festival International
du Film Super 8
un caractère professionnel.

LA FÊTE DU CINÉMA

du 7 au 10 mai 1981
à la Polyvalente
ÉMILE-NELLIGAN,
4750, rue Henri-Julien

On l'a dit et beaucoup écrit : les jeunes Québécois sont de grands consommateurs d'images. Et — les études le confirment — c'est par l'image plus que par le mot qu'ils font l'apprentissage de la réalité qui les entoure. Mais quelles sont ces images ?

Devant la télévision familiale, ce n'est pas des rares émissions éducatives ou culturelles qu'ils observent mais bien des quiz médiocres et des séries américaines violentes et/ou stéréotypées, comme Kojack, Hawaï 5-0, ou... Goldorak ! Leur rapport au cinéma n'est guère plus reluisant ; c'est devant les exploits de Bruce Lee, un quelconque Boeing en perdition, les mensurations de Bo Derek ou quelques « Bolidés Déchaînés » que les 12-18 vont asséoir leurs soirées.

Aux adolescents, qui ne sont pas une « vraie » clientèle, on vend un cinéma de consommation, de divertissement, plus ou moins violent et/ou sexiste, qui ne parle pas d'eux, en lequel ils ne reconnaissent pas leur propre réalité et qui, de surcroît, ne leur apprend rien des réalités politiques, sociales et culturelles qui les baignent. Déjà sollicités à la maison, dans la rue, au cinéma, les jeunes consomment encore beaucoup d'autres images à l'école, depuis l'avènement de la « pédagogie audio-

visuelle ».

Vu l'importance de l'audio-visuel dans le processus de socialisation des enfants, nous pensons qu'il faut habituer les adolescents à un autre type d'image qui soit moins commercial et moins violent, qui soit fait pour eux.

C'est pourquoi le Bureau de Consultation Jeunesse, organisme privé dont le mandat global est de « répondre aux besoins des jeunes », propose de regrouper et de montrer aux adolescents de Montréal des documents auxquels ils n'ont pas facilement accès : documentaires, films d'animation ou de fiction, longs et courts métrages, en Super 8 ou vidéo, diaporamas, etc., qu'ils puissent aimer ou contester, mais qui les fassent rire, réfléchir et discuter.

Nous pensons aussi qu'il faut aider les jeunes à voir et apprécier le cinéma québécois, alors que ses productions et festivals semblent toujours boudés par le grand public. En voir et en parler, dans le cadre d'une rencontre spécialisée, conçue exprès pour eux, les sensibilisera davantage, croyons-nous, à ce que les « vues d'ici » ont de particulier et d'intéressant. Ce qui n'est pas négligeable puisque ces jeunes constituent le futur public dont dépend l'avenir de l'industrie du cinéma québécois.

La rencontre devrait aussi avoir l'effet parallèle de sensibiliser les artisans du cinéma québécois — cinéastes, scénaristes, producteurs, distribu-

teurs et comédiens — à la réalité et aux besoins des jeunes cinéphiles délaissés. À cette fin, les projections seront suivies de périodes d'animation et de discussion avec quelques-uns de ces artisans.

Encore maintenant, on nous présente dans les médias et à l'écran, des jeunes généralement à problèmes : délinquants, marginaux, drogués, etc... Nous voudrions que cette rencontre leur donne d'eux-mêmes une image plus positive et valorisante, qu'ils se reconnaissent EN ÉVOLUTION dans les documents présentés. Les jeunes sont aussi drôles, créatifs, vivants. Il leur arrive même de faire des images : nous en montrerons des exemples.

Et pour que leurs capacités de créativité, de compétence, d'organisation soient aussi reconnues, nous ferons appel à eux pour décider, en comité, de la programmation, de la promotion et de l'organisation technique de la rencontre.

En se faisant le promoteur d'un tel événement, le BCJ veut souligner, à sa façon, l'importance de l'audio-visuel dans l'intervention auprès des jeunes. D'ailleurs, l'organisme a déjà conçu plusieurs documents informatifs et a co-produit en 1980, avec les Productions du Lundi Matin, le film *Une classe sans école*, racontant la démarche d'une « gang » d'adolescents d'un quartier populaire de Montréal. Ce film d'une heure, encore inédit, sera lancé à l'occasion de la rencontre.



Jacqueline Clavier, responsable du secrétariat à L'Association Pour le jeune cinéma Québécois.

Le guide des festivals

Super 8 et 16mm

UNC GREENSBORO FILM FESTIVAL

Date : du 3 au 5 avril 1981

Date limite d'inscription : 20 mars 1981

Greensboro, Caroline du Nord

23rd Rochester INTERNATIONAL AMATEUR FILM FESTIVAL

Date : 1-2 mai 1981

Date limite d'inscription : 21 mars

Rochester, N.Y.

Third INFINITE FORUM VISUAL-RECORDING ARTS EXPOSITION

Date : 10-11 avril 1981

Date limite d'inscription : 24 mars 1981

Oakland, CA.

NEVADA CITY FILM FESTIVAL

Date : 11-12 avril 1981

Date limite d'inscription : 1er avril 1981

Nevada, CA.

41st SCOTTISH INTERNATIONAL AMATEUR FILM FESTIVAL

Date : avril 1981

Date limite d'inscription : 10 avril 1981

Écosse

15th ANNUAL CALIFORNIA STUDENT MEDIA FESTIVAL

Date : 6 juin 1981

Date limite d'inscription : 1er mai 1981

Cypress, CA.

FESTIVAL DE FILMS DE COURT MÉTRAGE DE CRACOVIE

Date : 2 au 7 juin 1981

Date limite d'inscription : 1er avril 1981

Cracovie, Pologne.

THE TORONTO SUPER EIGHT FILM FESTIVAL

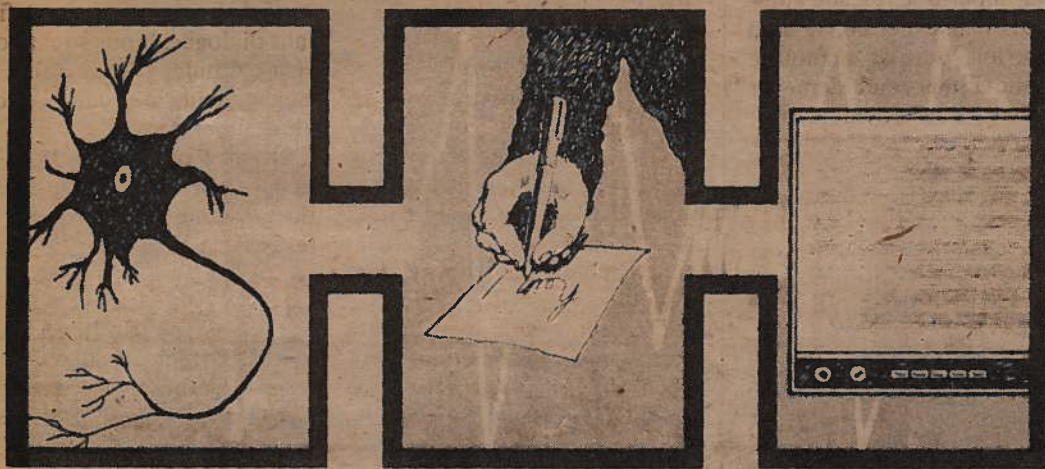
Date : 5, 6 et 7 juin

Date limite d'inscription : 1er mai

Toronto, Ontario.

Cash/equipment prizes, screenings, Trade Show, workshop/seminars. Information, Box 7109, Station A, Toronto, Ontario M5W 1X8. Tel: (416) 367-0590.

les communications



XXI^e Expo- sciences de Montréal

du 27 avril au 3 mai 1981

Dernier rappel

Un dernier mot pour vous rappeler que la date limite pour inscrire vos films au *Concours de films scientifiques* de la xx^{ème} Expo-Sciences de Montréal est le 10 avril 1981. Vous pouvez vous procurer des for-

mulaires d'inscription aux bureaux de l'Association pour le Jeune Cinéma Québécois ou ceux de Expo-Sciences, tous deux situés au 1415 est, rue Jarry.

The Toronto
Super Eight
Film Festival

IMAGINE



La Course autour du monde

Participez à **La Course autour du monde**, une occasion unique pour les cinéastes amateurs de faire le tour du monde. Pour ceux qui ont de l'imagination, de la personnalité, soif d'aventures et le goût de la découverte. Pour ceux qui aiment les défis et qui veulent explorer leurs possibilités de cinéastes, **La Course autour du monde** constitue le moyen idéal de faire ses preuves.

En collaboration avec la Communauté des Télévisions francophones, Radio-Canada invite les jeunes cinéastes amateurs à s'inscrire à ce concours en demandant par écrit une formule d'inscription.

CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ

Les candidats doivent être canadiens d'expression française. Ils doivent être en bonne santé et avoir entre 18 et 25 ans au premier septembre 1981. Les concurrents sélectionnés devront être libres de faire le voyage entre juillet 1981 et mars 1982. La date limite d'inscription est fixée au 1^{er} mai 1981. Ne sont pas admis les jeunes qui ont suivi plus d'une année d'études dans une institution d'enseignement spécialisé, public ou privé.

Pour avoir une chance de faire ce voyage de six mois autour du monde tous frais payés et de gagner l'un des quatre grands prix, écrivez dès maintenant pour obtenir les formules d'inscription.



Jean Lavallée et Jean-Louis Boudou étaient les deux candidats qui le présentaient le Canada dans "la Course Monde" en 1980/81.

Soulignons que les dossiers que doivent remplir les candidats demandent beaucoup de préparation.

Pour vous inscrire, retourner **SANS DÉLAI** le coupon-réponse ci-contre

La Course autour du monde
Société Radio-Canada
C.P. 2600, Station C
Montréal, Québec
H2L 4S2

Veuillez m'envoyer le formulaire d'inscription à LA COURSE AUTOUR DU MONDE

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ Tél. _____

Age _____